

Conférence sur l'espérance, donnée au Séminaire de Tournai le 18/03/2015. »

QUE M'EST-IL PERMIS D'ESPERER ?

L'espérance est, nous dit la théologie, une « vertu théologale », c'est-à-dire, une « vertu qui nous relie directement à Dieu ». En précisant ce soir les contours de l'espérance chrétienne, c'est donc le visage du Dieu des chrétiens, du Dieu de Jésus-Christ, que nous essaierons d'entrevoir un peu mieux, et en particulier – il faut bien se limiter – tel que saint Paul l'a perçu lui-même dans sa conversion et qu'on en trouve trace dans ses *LettrJes*.

Sans doute y a-t-il urgence à parler de l'espérance : ne vivons-nous pas dans un monde de plus en plus désespéré, avec des guerres qui paraissent interminables, sur une terre menacée dans sa survie quelquefois par le comportement des êtres humains eux-mêmes, avec l'apparition de maladies nouvelles et résistantes, avec une « crise économique » qui plombe le moral des nantis et accroît le fossé d'injustice entre eux et les plus pauvres de la planète ? Oui, la liste est longue des maux qui nous feraient devenir sombres, alors qu'il y a peu – il y a cinquante ans, dans les années soixante ou septante – l'humanité était remplie d'optimisme ! Le « 11 septembre » est passé par là, avec la résurgence de frustrations nourries de folie meurtrière et qui s'expriment dans des attentats aveugles : signes qu'une jeunesse, chez nous et partout, est, au moins, sans repères, au pire, précisément, sans espérance.

Le monde contemporain retrouve ainsi une question philosophique formulée, par exemple, au XVIII^{ème} siècle par Emmanuel Kant comme l'une des questions constitutives de tout être humain : « Que m'est-il permis d'espérer ? » Question, du reste, qui est tout aussi bien personnelle que communautaire. Question qui fait suite aux deux autres, du même philosophe : « Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? », où l'on retrouve la question de la connaissance (l'épistémologie) et celle de la morale (l'éthique) ou, dira le théologien qui parle dans l'ordre de la Révélation en reprenant les « théologales » comme veut le faire votre cycle de conférences de carême, la question de la foi et celle de la charité.

La question de l'espérance est donc une question de toujours et, pour les gens de la Bible que nous sommes, c'est une question dont nous entendons le retentissement dans ce Livre qui est pour nous source de la Parole de Dieu. Saint Paul, par exemple, y revient sans cesse :

c'est chez lui, dans ses *Lettres*, que les termes *elpis* et *elipzein* se retrouvent le plus – c'est la moitié de leur usage dans le Nouveau Testament. Nous nous attacherons ce soir à la vision paulinienne de l'espérance chrétienne.

1. Le principe de cette espérance : *Das Pinzip Hoffnung* (pour reprendre le titre d'un texte de Ernst Bloch, commenté avec vigueur dans la *Théologie de l'Espérance* de Jürgen Moltmann). Cette espérance chrétienne s'inscrit, chez Paul, dans une vision particulière de la foi que nous oublions souvent : pour lui, et ce devrait être aussi notre conception, la fin du monde est déjà advenue dans le mystère de la mort et de la résurrection du Christ. Avec le Christ, toute la méchanceté du monde a été clouée au gibet de la Croix, elle a été, écrit-il, « crucifiée » (Ga 6, 14). Le temps de l'espérance a commencé là, à la Croix, et il durera jusqu'à la Parousie – la fin du temps et de l'espace, qui correspond au retour glorieux du Christ et à l'établissement définitif du Royaume inauguré en sa Personne. Une « nouvelle création », alors, verra le jour, si bien que « si quelqu'un est en Jésus Christ, il est une créature nouvelle, puisque le monde ancien s'en est allé et qu'un monde nouveau est déjà né » (2Co 5, 17) et que, ce qui compte, « ce n'est pas d'être circoncis ou incirconcis, c'est d'être une création nouvelle. » (Ga 6, 15) En attendant, cette espérance, qui accueille la nouveauté de toutes choses, n'est pas béate : elle est le lieu d'un travail d'enfantement dont parle longuement le chapitre huitième de la Lettre aux Romains, car « la création, y écrit Paul, a été soumise au pouvoir du néant, non pas de son plein gré, mais à cause de celui qui l'a livrée à ce pouvoir et pourtant, elle a gardé l'espérance d'être elle aussi libérée de l'esclavage et de la dégradation pour connaître la liberté de la gloire donnée aux enfants de Dieu. » (Rm 8, 20) Ce monde où tout va, semble-t-il, vers la mort, va *en même temps* vers la Vie, comme chacune de nos existences. Et cela, Paul raconte volontiers à ses correspondants qu'il l'a expérimenté dans sa chair au moment béni de sa conversion : c'est un dévoilement (une « apocalypse ») qui l'a d'abord renversé, mis à terre, aveuglé, puis lui a ouvert les yeux, tout ensemble : cf. Ac 9, 1-9 ; 26, 6-16 ; 26, 12-18 ; 1Co 9, 1 ; Ga 1, 13-16 ; Ph 3, 7-11, etc. L'espérance que professe Paul se fonde donc sur une personne et son mystère : le Christ mort *et* ressuscité, souffrant *et* glorieux, nouvel *et* dernier Adam (cf. 1Co 15, 21-22), qui démasque l'illusion mortifère d'une religion de l'observance et suspend le monde à la grâce de Dieu, une grâce « pour tous » - païens ou Juifs d'origine. Mais quel est le contenu précis de cette espérance ?
2. Le contenu de l'espérance chrétienne :
 - Le baptême fait de Pâques un événement contemporain de toute existence qui s'y plonge : le chrétien est *symphytos* du Christ (Rm 6, 5), son « vieil homme » est mort, englouti. Et quel est ce « vieil homme » ? C'est « le corps de péché » (c'est-

à-dire la personne humaine tout entière en tant que prisonnière du péché, des structures psychologiques ou sociales du péché, vampirisée en quelque sorte par le mal et devenue un ego infatué.) Une vie nouvelle, une identité nouvelle naissent alors, naissent en vérité, devant Dieu. Et cet homme nouveau et libre se moque des anciennes hiérarchies sociales ou économiques, voire sexuelles (Ga 3, 27-28 ; Rm 10, 12 ; 1Co 12, 13). C'est un *appel, aussi* : appel à devenir sans cesse ce que l'on est déjà, c'est un *Gabe* et un *Aufgabe* (un don et une promesse), « l'impératif procède de l'indicatif d'un salut accompli. » (Moltmann) Du malheur de devoir exister seulement par et pour soi (c'est la grandeur existentialiste sartrienne, mais qui a comme tendance à nier les ratages !), on passe au bonheur d'exister par le don de la grâce et pour autrui. L'autre n'est plus un rival, il devient un prochain.

- Le corps résiste encore à la résurrection (Rm 5, 3-4) et c'est là une occasion de persévérer dans l'espérance, car « nous avons été sauvés, mais dans/par l'espérance » (Rm 8, 23) : la résistance du corps ne tue pas l'espérance, elle en redouble au contraire l'intensité.
- Ainsi donc le salut de la Résurrection, rendu présent (contemporain) par le baptême, suscite l'espérance ou, pour mieux dire, ce salut est saisi sur le mode de l'espérance (Rm 8, 24 toujours : « c'est en espérance que nous avons été sauvés. ») C'est l'Esprit Saint qui assure la continuité entre les deux et la vie de l'Esprit, *la vie spirituelle est donc le lieu de l'espérance*, son lieu d'observation et d'affermissement.

3. Comment vivre l'espérance ?

- Ce n'est toutefois pas parce que la source en est spirituelle qu'il s'agit d'un univers confiné à l'intériorité ou au « privé ». La foi n'est en effet pas une affaire privée, elle conduit à l'éthique (et ce n'est pas parce que l'on croit que « tout est permis », cf. 1Co 6, 22). L'espérance est ferment de changement dans la société actuelle, en retirant aux privilèges humains toute valeur face à Dieu (Ga 5, 6, en « abolissant les privilèges », en quelque sorte). Le baptême pose les fondements d'une solidarité entre croyants (Ga 3, 28 : « ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni homme libre, ni l'homme et la femme... ») : le baptême est un opérateur d'égalité sociale et de fraternité : par lui, on devient frères et sœurs (« Tous, vous êtes un dans le Christ Jésus » Ga 3, 27-28). Voir aussi l'image du corps (1Co 12 ; Rm 12, 4-5) et on peut dire que l'espérance baptismale est appelée à prendre corps dans un peuple.
- Où et comment prend-elle ainsi corps ? Dans des maisonnées (l'Eglise se retrouve d'abord dans des *domus*, celles de Philémon ou de Gaius par exemple). Comment

prend-elle corps ? Par le culte qui crée cette fraternité nouvelle et engendre une liberté neuve. On peut s'étonner de ce que Paul ne pousse pas ses correspondants à bousculer les structures sociales établies (comme l'esclavage, par exemple). Mais la raison en est proprement théologique, et tient à la conception de l'espérance qui est la sienne. Car ce qui compte désormais, et détermine l'existence croyante, ce ne sont plus les statuts fixés par la société, ce qui compte c'est « la liberté imprenable » que rien ne saurait asservir, celle que fonde l'appel de Dieu. Esclave ou pas, le croyant est libre – et la loi romaine ne peut rien contre cela, ni la Torah non plus. Le baptême a renversé les pré-requis sociaux de la liberté : qu'on soit beau ou laid, riche ou pauvre, homme ou femme, cela ne constitue nullement une condition du salut, qui est pour tout le monde. Et qui fonde un amour envers tout le monde : « Recherchez toujours le bien, entre vous et *envers tous*. » (1Th 5, 15) Où l'on voit que l'espérance chrétienne, chez Paul, déracine nos catégories et nos exclusives (pour lesquelles, a priori, sont victorieux sinon sauvés les riches, les beaux, les intelligents, etc.)

- Cette espérance s'étend donc à tout le monde, et aussi au monde entier, à la création entière. Rm 8, 18-27 nous instruit sur les répercussions de l'espérance chrétienne sur la création entière. L'affranchissement du mal et l'enfantement d'une vie nouvelle n'est pas seulement pour les humains, mais pour leur monde, pour « la création tout entière », tout entière appelée à une transformation eschatologique, c'est-à-dire, à un nouvel et dernier acte du Dieu créateur. Le corruptible sera métamorphosé en incorruptible, ou le terrestre en céleste et, à la fin, dit Paul dans 1Co 15, 28, « Dieu sera tout en tous – ou en tout », le *pâsin* grec, neutre ou masculin pluriel, permet les deux acceptions, et sans qu'il faille trancher : au son de la trompette finale, le Créateur étendra sa seigneurie sur l'ensemble de la réalité créée, animée ou non animée, pour y rétablir ses droits et son amour. Pareille perspective assigne au croyant une responsabilité spécifique par rapport à la création : ni détachement ni idolâtrie, mais attachement devant Dieu. Solidaire par son corps de toute la réalité créée, le chrétien ne peut réduire la planète à un champ d'exploitation ou à un terrain d'expérimentations, mais il a pour tâche de conserver au monde sa qualité et sa dignité de créature – une terre en fermage dont il n'est pas le propriétaire.

A nos Eglises guettées par l'abattement, tentées par le repli sur soi ou grisées par l'esprit du temps, une fréquentation assidue des Lettres de Paul va rappeler une vigoureuse théologie de l'espérance. Non comme si l'espérance était un mode dégradé de la foi (« Vous y croyez vraiment, vous Monsieur l'Abbé, à tout ça ? – Je l'espère, Madame. – Oh, vous ne faites que l'espérer... ») Mais comme une ouverture décisive à un avenir magnifique, tout

ensemble don et promesse de Dieu, mais aussi fruit de la responsabilité présente des baptisés. C'est ainsi que l'espérance répond à l'objection de Feuerbach contre le christianisme, dans le chapitre 8 de *L'Essence du christianisme* (« la contradiction de la foi et de l'amour »). Le philosophe iconoclaste y estime que le christianisme est impossible, car il prétend à la fois faire aimer et faire croire, qui sont, dit-il, des conduites incompatibles : celui qui aime se moque des divisions, des ségrégations, des hérésies, il aime tout et tout le monde, ou alors ce n'est pas de l'amour ; celui qui croit, en revanche, sépare d'emblée les croyants et les non-croyants, par le seul geste de croire, donc il fabrique des ségrégations. Nous voyons bien cette contradiction dans les manières d'envisager aujourd'hui le phénomène religieux et les méfiances qu'il suscite. Mais Feuerbach a oublié ce qui permet d'unir, comme conduites humaines et épanouissantes, et la foi et la charité : ce lien, c'est l'espérance. Pas seulement l'espoir (il ne suffit pas de dire : « Bah, ça ira mieux demain ! »). Mais l'espérance qui, saint Paul l'affirme avec vigueur, discerne un renouveau complet de toute chose. L'espérance annonce un avenir en rupture avec le mal et le malheur et, en même temps, nous reconduit de cet horizon eschatologique au quotidien de nos vies pour que nous y retroussions nos manches et hâtions ce renouveau promis dans des engagements sociaux et concrets. Ce pourquoi, sans doute, lorsqu'il aborde les questions eschatologiques, le Symbole de Nicée-Constantinople change de verbe : il ne dit plus *Credo* mais *Et exspecto* (« Et j'attends ») : ma manière d'y croire, c'est d'être tendu vers elles, et d'œuvrer pour leur épanouissement dès l'ici-bas. L'espérance, c'est l'au-delà du temps discerné et révéralé déjà dans l'ici-bas du temps. C'est notre tâche, peut-être notre tâche la plus urgente en ce monde privé d'horizon.